



Mon infirmière de mère

Par Stéphanie Deslauriers

Ça fait 13 jours que je n'ai pas vu mon infirmière de mère. Alors qu'il y a quelques mois à peine j'aurais été plus qu'enchanté d'avoir un *break* d'elle, de ses 1001 questions tellement pas rapport des fois et de ses recommandations « oui mais c'est pour ton bien » autant là, je suis inquiet pour elle.

Depuis 13 jours qu'elle est au front, en guerre contre ce foutu virus faucheur de vies humaines et de contacts sociaux.

Oui, j'ai la maison à moi tout seul pendant que celle qui m'a mis au monde essaie d'empêcher une petite fin du monde dans son hôpital en administrant des médicaments, en vérifiant que la pression du respirateur se maintient, en changeant les draps du lit du dernier patient décédé et en annonçant aux membres de la famille des malades que non, ils ne peuvent pas venir visiter la personne pour qui ils s'inquiètent le plus au monde.

Je *scroll* mon *feed* Facebook et je rage : comment peut-il y avoir autant de personnes qui ne croient pas au coronavirus?

C'est pas comme si on leur demandait s'ils croyaient que le CH allaient enfin remporter la Coupe ou s'ils croyaient à la fée des dents pour vrai.

Non.

On parle d'un virus étudié par des microbiologistes, des sommités en médecine, des *brains* de chez *brains* et une gang d'illuminés clament : « Persécution! Ce virus n'existe pas pour vrai! C'est pour nous contrôler! C'est une déclaration de guerre de la Chine! Ils vont nous implanter une micropuce dans le cerveau! Les hôpitaux sont même pas si pleins que ça! Foutaise! ».

On se croirait en plein film de science-fiction dans lequel la population devient parano et vit dans un monde parallèle ou les plus grands chercheurs sont en fait des imposteurs.

N'importe quoi.

Je gage que ces personnes n'ont pas d'infirmière de mère qui ne peut même pas rentrer à la maison pour voir son fils, ses chats et son lit pour ne pas potentiellement contaminer l'humain qu'elle aime le plus au monde (c'est pas moi qui le dit, c'est elle qui me le répète depuis que je suis haut comme une seringue de morphine).

Qu'elles ne sont elles-mêmes pas au front, dans les hôpitaux et les CHSLD à voir leurs patients mourir les uns après les autres, à voir leurs familles s'effondrer de chagrin devant la mort en solitaire qu'a dû affronter un être aimé.

Qu'elles ne vivent pas l'épuisement des caissières et des commis d'épicerie qui font des heures de fou, en plus d'essuyer le mépris des clients frustrés de devoir s'asperger les mains d'un peu de Purel avant d'entrer.

Qu'elles ne sont pas profs, à devoir tenter d'enseigner à distance à des cocos de sept ans qui grouillent sur leur chaise devant leur ordinateur dont le wifi laisse à désirer et qui loupent un mot sur cinq de leur enseignante, qui ont besoin de plus d'explications, de contact humain, de jouer et de se chicaner avec leurs amis sur la cour d'école qu'ils ne fréquenteront plus avant un méchant bout.

À qui tout ça profite, j'aimerais bien qu'on m'explique.

Je vois sur les différents sites des journaux québécois des tarés – et je reste ici poli – qui ne pensent qu'à leur petit nombril, à leur confort immédiat : « Oui, mais MOI, je veux aller magasiner au Costco » « Oui, mais MOI, ça me va pas bien, les masques » « Oui, mais MOI, je veux continuer de jouer au hockey dans ma ligue de garage ».

C'est ça qui va nous tuer comme humanité : les gros nombrils de la Terre entière *Oui-mais-moi*. Mais justement, y a pas juste toi.

Y a jamais eu juste toi.

Y a nous, par exemple.

Tu sais, un ramassis de moi en interaction pour s'entraider, coopérer, se soutenir et s'élever?

Ma mère, c'est une nous. Une qui voit plus grand qu'elle-même. Qui veut faire une différence dans la vie des gens – pas pour rien qu'elle a étudié en soins infirmiers. Une vraie passionnée de son travail. Et je sais qu'elle est appréciée tant des patients que de ses collègues. Je l'admire, ma mère. Et je m'ennuie d'elle. De pouvoir l'admirer de plus proche, même si ça fait loser de penser ça quand on a 17 ans. Mais c'est ça pareil que je ressens pour elle. Je sais pas si elle le sait; je lui dis pas souvent. En fait, je ne sais plus si je lui ai déjà dit aussi clairement que ça. J'espère qu'elle arrive au moins à le deviner dans la façon que j'ai de la regarder, des fois. Dans la manière dont

je deviens un peu plus chaque jour grâce à elle et son cœur plus gros que le nouveau stationnement sous-terrain de l'hôpital Ste-Justine.

Mais ce que je sais, là, là, c'est que j'ai hâte de la voir. De la serrer dans mes bras. De lui préparer des pancakes avec du sirop d'érable et une montagne de fruits pour accompagner son café du matin dont elle a grandement besoin, elle qui se tape plus souvent qu'à son tour des 12, 16h de travail en ligne. De lui montrer des vidéos connes sur Youtube pour qu'on rit ensemble.

Mais pour l'instant, je vais prendre mon mal en patience, continuer de *scroller* pis m'insurger contre les imbéciles qui « ont fait leurs recherches » en regardant, eux aussi, des niaiseries sur Youtube.